

Jean Louis Schefer

Origine du crime

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Désastres, guerre qui vit encore en nous, images détachées de notre vie, du temps ? ce que nous avons vécu, ce dont nous ne parvenons à entreprendre exactement d'écrire le roman, doit-il perpétuellement demeurer inaccompli et inachevé jusque sur les images qui en perpétuent la mémoire ?

Ce livre n'a peut-être pas d'autre sujet que celui-ci : il est destiné à contenir l'objet le plus fragile du monde, comme si toute notre science résidait cependant en lui.

Quelque chose qui n'aurait que cette forme-ci : les images, les souvenirs nous hantent par leur couleur, c'est-à-dire de toute la force d'un corps à jamais détourné. Tout cela en quoi repose le crédit de cette vie, tout cela qui peu à peu n'est plus qu'une matière liée au temps, cette image-ci, ce souvenir-là nous les tendent, par cette hallucination, par cette autre violence d'une inscription nocturne, autrement que comme le regret d'un temps échappé. C'est le remords du temps autrefois inaccompli, c'est la force d'effigie de ce que nous avons si inexactement vécu que je reconnais aujourd'hui : jusqu'à ce que survienne le désert définitif et le blanc le plus absolu, l'absence d'ombre portée de tout

corps dont nous serions comme l'image affaiblie et la conscience exténuée.

Qu'est donc cet objet qui parle en nous comme un souvenir, même sollicité, et qui n'est jamais que la considération de ce par quoi nous avons été des choses ? Pourquoi cela ne peut-il être, tout bonnement, un roman ? Et pourquoi cela n'est-il pas non plus un état de faiblesse de la séduction romanesque ?

Tout juste cet objet-là peut-il guider vers les choses obscures qui sont en nous, et ne puis-je, tout juste, que le travestir légèrement.

Le lien du passé serait ainsi, tour à tour, une chose et une signification : le lieu où nous revenons par fiction, hors de notre corps, et ce que nous traitons comme l'objet le plus étranger, le plus lointain : une partie et seulement la plus énigmatique de ce nous-même dont nous poursuivons l'imagination sous le travestissement habituel de souvenirs, d'époques et de mondes disparus.

Est-ce parce que les sentiments éveillés sont devenus plus grands que les objets et que, dans cette composition nouvelle, nous ne parvenons à tracer leurs figures ?

Est-ce cela, exactement ? Et pourquoi la guerre ne parvient-elle à mourir en nous, ou cette couleur que je ne puis doter de forme, qui est pourtant tout l'horizon de ma mémoire, qui me soumet, me plie et m'asservit, que je ne parviens cependant à nommer exactement et qui revient sans cesse, comme si elle disait « encore ! », comme si, depuis si longtemps, elle avait faim ?

De quoi ai-je eu honte ? le plus constamment, le plus fortement ? de courir après un fantôme ? honte de quoi ? que mon sang batte plus vite, et mes tempes, le cœur, à l'unisson ? que cet homme encore une fois ne veuille pas me reconnaître, qu'il ne me reconnaisse pas, c'est-à-dire que ce ne soit pas lui ?

Je ralentis le pas comme si je m'écroulais dans un sablier. Ce qui est arrivé n'est pas une aventure ; c'est un accident (une série d'accidents) dans la perception du temps.

Je me demandais depuis quelque temps pourquoi l'on pouvait voir quelque chose, c'est-à-dire pour quelle raison autre que physiologique l'on voyait des objets, ou des images ; n'est-ce pas que ce que nous avons vu dans l'enfance, ces morceaux de monde qui remplaçaient le monde, ces objets peu mobiles qui bouchaient notre perception et ces choses saisies avec une telle vivacité de sentiments qu'en elles ces sentiments auraient survécu, comme un paysage préhistorique, par-delà leur forme ancienne – dont il semblait aussi, faites ou empreintes d'une telle intimité ou complicité, qu'elles auraient pu rougir à notre place –, n'est-ce pas

que cela, l'ensemble de ce premier monde, n'a pu disparaître qu'en laissant en nous une absence, c'est-à-dire, comme l'on écrit en latin, un désir ?

N'est-ce pas que cette matière disparue, ou ces objets, corps et silhouettes garderaient comme un secret la raison de chercher à travers eux, inlassablement ou toute une vie, ce qui ne pourrait disparaître ? Comme si cela était la dernière signification, la plus haute et la plus simple, aussi simple qu'un premier mot, à laquelle nous serions attachés comme les enfants dont parle Paracelse qui ne cessent de manier la *prima materia* des alchimistes : « ... elle est visible et invisible, et les enfants jouent avec elle dans la rue. » Comme si c'était de la boue, ou qu'elle était tout entière contenue dans ce rien qui complète toute chose dans les jeux.

J'ai relu le début des *Confessions* : Quel crime et quelle honte, etc. ? sinon la *régularité de l'injustice* causée ou éprouvée et, je crois même, tout à la fois causé et éprouvé, c'est l'état d'injustice lui-même laissant soupçonner que sa cause ne pourrait être que dans l'origine de celui qui reprend le temps, etc. ... honte de n'avoir pas trouvé ce que j'aurais dû chercher ? ... mais il ne fallait pas « découvrir » l'ensemble du temps à la raison qui le cherchait.

Dans les *Confessions* le crime n'est rien, pommes dérobées, ruban volé, c'est, aussi bien, l'aqueduc construit par Rousseau enfant et son cousin, qui détournait l'eau destinée à un arbre vers une bouture ne vivant, par cet arrosage souterrain, que de soins d'enfants ; et cet ouvrage piétiné par l'oncle dont le nom, qui m'a dès lors échappé, n'est plus devenu que cette imprécation « *carnifex! carnifex!* ».

Et Sanson, dans ses *Mémoires*, luttera sur cette ligne qui

n'est que l'amenuisement du crime, c'est-à-dire la disproportion d'une cause ancienne à toute l'origine du temps en nous ; la cause même, la plus petite, d'une séparation du temps et des événements (« et c'est ainsi que j'en eus la révélation : un de mes camarades, à l'étude, m'avait glissé un billet sur lequel était figurée une potence, et qui portait cette souscription : "*pater tuus carnifex!*" »).

Il y a donc une histoire (une histoire individuelle) qui ne serait que l'accumulation des débris de la cause non effectuée.

Le temps non effectué – ce possible sans avenir – s'appelait l'éternité : c'est aussi, dans sa première formule, la matière de l'âme...

Je marchais l'autre jour dans cette rue de l'Université et me suis rappelé que dans un passage de cette rue, quelques mètres, juste avant ce croisement – j'étais passé là il y a quelques années, il y a une vingtaine d'années – devant moi quelqu'un marchait, un homme assez grand dont je voyais qu'il avait une barbe, une cinquantaine d'années environ ; j'avais vingt ans et j'ai pressé le pas. Pour voir son profil parce que, je ne sais comment, subitement, cet homme, ou manteau d'homme et silhouette, ombre mouvante et « carnifex ! », cet homme ressemblait ; j'ai compris l'autre jour dans cette rue que j'avais fait cela à vingt ans (mon père, pourtant, était mort depuis seize ans). Et dans le souvenir d'une telle ressemblance déguisée, d'une marche précipitée, le sang aux tempes et le mot à la bouche, je ne sais plus pourquoi j'ai eu les jambes coupées, et honte, je ne sais pas pourquoi ni comment, derrière cette dernière ressemblance et pourtant, fantôme de ressemblance. Je me rappelle qu'à ces mêmes vingt ans j'ai refait plusieurs fois ce même trajet pour revoir cette image

inexacte, et je ne sais pas s'ils ont jamais consisté en autre chose qu'en ces dix mètres de rue. Je revois la rue, silhouette, les jambes en coton et le cœur battant à l'unisson. Cette image est arrêtée, ou figée, elle ne s'écrit pas, elle n'est attachée à rien d'autre. Je ne sais pourquoi elle s'est éveillée : un jour à vingt ans j'ai dû disparaître très certainement dans un bout de rue, et dans ce temps nul. J'avais cependant l'idée que si quelqu'un, ou, du moins, silhouette et ombre ressemblante, revenait là c'est qu'il existait dans le temps une sorte de poche où l'on menait seulement une vie secrète, que si quelqu'un revenait, si la ressemblance de quelqu'un revenait, il existait donc une vie solitaire dans cette abréviation du temps. Et que l'on tente soi-même, peu après, d'expérimenter cette vie secrète, sur ce temps dénué d'événements, dénué d'actions.

Mais ce temps-là (et l'idée surtout de son interruption, de sa préservation) m'était ainsi provisoirement caché par quelque chose, je ne sais pas, un mur de rue, la couleur de ce mur. Et pourquoi j'ai eu ainsi, comme si l'on m'avait poussé dans le dos tandis que je marchais, cette espèce d'avance sur ce que j'imaginai être la représentation des actions et peut-être aussi ce désir, comme si ce mur de rue s'était fissuré, qu'il s'en écoulât quelque chose.

Si, par exemple, ma seule expérience est d'avoir vu un homme marcher dans la rue, je sais que rien ne peut copier cet aspect, cette marche essoufflée et la distance dans laquelle il marchait parce qu'il marchait sans avancer comme si tout le territoire qui lui avait été autrefois ouvert et qu'il avait dans sa jeunesse commencé à jalonner (d'urine, de crachats, de cigarettes et de papier jetés) s'était rétréci, incurvé, que la rue s'était bombée

contre le ciel, que l'animal remontait dans sa roue. Que cette roue tournait autour de lui comme un second soleil et l'enfermait, par exemple, dans les choses que ce soleil invisible à mes yeux éclairait pour lui seul dans l'envahissement progressif des ténèbres, comme si la nuit tombait dans le milieu du jour.

Un personnage s'assied devant l'océan, voit toutes les choses les unes sur les autres, chevauchées et emboîtées, et palpe son visage qu'il ne voit pas. Comme l'*Injustice* de Giotto dans la chapelle de Padoue touche les plantes et les espèces d'artichauts grandis pendant qu'il ne pensait pas à la loi, c'est-à-dire au problème de l'application de l'unité au monde des hommes : la diversité et la dissemblance n'ont fait depuis lors que grandir devant ses genoux.